5ème Année, N° 2. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 21 Avril 1906.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN $2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



ETUDE de Gibson



...SOMMAIRE...





LE BEAU PLATEAU DE WESTMOUNT

La propriété propre à la construction et à la spéculation, fait l'objet des conversations dans la ville parce qu'elle est si complète, si parfaite et d'un accès si facile, comme subdivision pour maisons, qu'elle attire naturellement l'attention des SPECULATEURS, des CHERCHEURS DE MAISONS ET DES CAPITALISTES de toutes les parties du pays. Elle est située juste à l'ouest de Westmount et chaque lot est élevé, sec et nivelé. Sur la moitié de la propriété on ne peut construire que des maisons en pierre et en brique, détachées ou semi-détachées ; l'autre moitié doit être vendue pour l'érection de plain-pieds de première classe rapportant des revenus. Des incommodités telles que fabriques ou buvettes ne sont tolérées sur aucune partie de la propriété. De 625 à 1250 pieds carrés de gazon sont fournis pour le devant de chaque lot. Cette magnifique propriété cont'ent au-delà de HUIT CENTS SITES COMPLETS POUR CONSTRUCTION, dont plusieurs cents sont littéralement couverts de poiriers et de pommiers. Les rues et les avenues sont larges et seront bordées de chaque côté, en quelques semaines, PAR AU-DELA DE MILLE ERABLES AUX FEUILLS D'ARGENT. Dans le même espace de temps AU-DELA DE SIX MILLES DE TROTTOIRS seront construits, et toutes les rues seront joliment combiées et nivelées. Toutes ces améliorations sont gratuites, c'est dire que les acheteurs ne sont jamais appelés à payer un cent de taxes pour ces améliorations. Il n'est donc pas étonnant que ces lots se vendent comme par enchantement. Suivez la foule ; partout où va la foule les hauts prix l'accompagnent. Investissez vos épargnes d'une manière sûre dans cette PROPOSITION, LA PLUS GRANDE QUI EXISTE EN FAIT D'IMMEUBLES, et vous verrez s'accroître votre argent. Achetez maintenant tandis que vous pouvez vous procurer des sites à bâtir à raison de $400 et en montant (il en reste quelques-uns à $375) sur les plus belles rues à Montréal ; rue Sherbrooke, avenue Western, Chemin de la Côte St-Antoine, rue St-Jacques, Avenue Old Orchard, Highland et Plateau, payables 10 pour cent comptant et $5 par mois ou plus. Ces prix seront augmentés à brève échéance.

GEO. MARCIL & CIE, Courtiers d'Immeubles et de Placements, **Bureau-chef, 180 St-Jacques**

Bureaux succursales, sur la propriété, ouverts tous les après-midi, angle de l'Av. du Plateau, rue St-Jacques-Ouest, (Cnemin du haut de Lachine), angle Sherbrooke et Ave. du Plateau. A cinq minutes de marche à l'ouest de l'avenue Victoria. Succursale à St-Henri, 3671 rue Notre-Dame, ouverte de 9 a. m., à 9 p. m., Bureau du soir: 282 Ave. Duluth : 212 rue Sherbrooke, et 202 rue Saint-Denis.

L. MUSER H. J. DIETSCHE

MUSER & DIETSCHE

Coiffeurs pour dames et Perruquiers artistiques

SPECIALITÉ: ONDULATIONS MARCEL

2429, STE CATHERINE Ouest

(Entre les rues Stanley et Drummond)

MONTREAL

Tel. Bell. Uptown 4263.

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecine.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Montres e Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse -:- -:- -:-

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur CANDO pour argenterie.

Demandez un échantillon. TÉL. BELL MAIN 210

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12........ ...	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12...	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12...	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12...	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in 1-2	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rúe St-Paul. - - - - Montréal



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

QUICONQUE TOUSSE

ou laisse tousser autour de lui est coupable, s'il n'a soin d'enrayer le mal par l'usage des

CAPSULES CRESOBENE

Ce nouveau remède antiseptique dont l'action infaillible est attestée par tous.

Le rhume négligé, ce danger permanent qui menace les voies respiratoires, n'est-il pas le point de départ de toutes les LARYNGITES, de toutes les BRONCHITES?... et combien de Tuberculeux se repentent d'avoir négligé un rhume!

POUR PREVENIR OU GUERIR CES ACCIDENTS, PRENEZ DES

CAPSULES CRESOBENE

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la malle, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

A toutes les femmes et surtout aux lectrices du "Journal de Françoise", nous conseillons d'embellir leurs maisons de fleurs et de verdures variées. Rien n'est plus gai à l'œil et mieux fait pour réjouir l'esprit. Et si vous voulez envoyer des cadeaux à vos amies, car rien n'est si agréable à recevoir que des fleurs, adressez-vous à nous.

Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

P. McKenna & Fils

FLEUR STES

2614, Rue Ste-Catherine, Coin de la Rue Guy.

Terres et Couches chaudes. Côte-des-Neiges.

Regrets superflus . . . .

Pourquoi regretter qu'une année nouvelle vienne, s'ajoutant à celles qui sont passées, vous vieillir davantage... ON N'A QUE L'AGE QU'ON PARAIT AVOIR!...

Si des fils d'argent se montrent dans votre chevelure, faites taire ces indiscrets, et rendez leur nuance naturelle en vous servant de la CAPILLINE.

En vente partout en bouteilles de 50 cents. Dépôt général :

La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée,

87 RUE SAINT-CHRISTOPHE, MONTREAL.

5ème Année, N° 2. LE NUMERO, 10 CENTS. Samedi, 21 Avril 1906.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN $2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance.	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999	Un an - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs Strictement payable d'avance.

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Comme le temps est long, voilà bientôt, je crois,
Cent ans que je repose,
Est-ce encore l'été dehors, ou fait-il froid ?
Je ne sens pas les roses.

Je dors, je n'ai pas mal, je respire si peu,
A peine peut-on dire
Que mon coeur est vivant comme au creux d'un lis bleu
Un papillon qui vire...

Il me semble qu'on a jeté sur l'univers
Mon voile de baptême;
Peut-être que nos yeux ne peuvent être ouverts
Que si que qu'un nous aime.

Que tout est noir pour moi! Qu'a-t-on fait du soleil
Des saisons anciennes ?
Dort-il, s'est-il éteint, ou brille-t-il vermeil,
Derrière les persiennes ?

Je voudrais voir le jour! C'est un si gai moment
Quand les oiseaux se battent,
Quand la céleste abeille étouffe mollement
Des oeillets sous ses pattes;

Quand, dès l'aube, sonnant ses clochettes de fleur,
La mauve campanule
M'appelle dans les bois et met sa bonne odeur
Sur mon mouchoir de tulle;

Quand les chauds colibris viennent comme le vent
Sur ma belle coiffure
Et que ce vert plumage est un lierre vivant
Autour de ma figure...

Mais je dors. Est-ce beau de dormir si longtemps,
Petite fille honnête?
Hélas! puis-je appeler ? Personne ici n'entend,
Où trouver la sonnette ?

Ah! vivre! quand la guêpe au cœur des rosiers verts
Fait un luisant vacarme!
Avoir de beaux chagrins, des attaques de nerfs,
Et des crises de larmes!

Ah! vivre! Etre vivante, avoir un front charmant
Et mauvais caractère,
D'un regard langoureux conquérir doucement
Presque toute la terre!

Etre une tendre enfant, qui griffe, casse, mord,
Qui piétine et qui pince...
Mais je crois que l'on marche et qu'on parle dehors...
On entre; est-ce vous, Prince ?

COMTESSE MATHIEU de NOAILLES.

QUEBEC vs MONTREAL

Je lisais, il y a quelques jours, dans le "Soleil" :

"L'hon. M. Gouin annonce que Montréal aura une nouvelle et grande prison et le plus tôt possible. Québec est enchanté de cette nouvelle !"

Tout Québec, tout son sentiment à l'égard de Montréal est dans ces quelques lignes.

Rien n'est amusant pour l'observateur désintéressé, comme de remarquer le piquant esprit de rivalité qui règne entre ces deux villes, rivalité que ni l'une ni l'autre, d'ailleurs, ne voudrait s'avouer à elle-même.

—Comment, dit l'aristocratique Québec, perché sur sa dignité comme sur son cap, — nous, que l'on appelle l'Athènes du Canada, nous, envier Montréal! Une ville de comptoirs, où l'on ne songe qu'à l'argent, une ville qui n'a ni notre cachet, ni notre ancienneté, une ville, en un mot, qui n'a pas à montrer ni les plaines d'Abraham, ni la terrasse Frontenac, où Champlain, lui-même, pénétré de notre importance, reste tête nue, sans oser, devant tant de supériorité, remettre son feutre empanaché!

Soit dit en passant, ce qui aide à soutenir et à maintenir l'orgueil de Québec, c'est son site merveilleux, et sans contredit, unique au monde. Seulement, les Québecquois, en général, ne croient pas que Québec s'est trouvé placé dans ce décor, mais que ce décor a été expressément créé pour Québec.

Et en ce faisant, le Tout-Puissant n'a fait que son devoir. Il le devait bien aux Québecquois.

Montréal, lui, a beau n'être qu'un tas de crasse avec des citadins dedans, il a bien aussi ses avantages qu'il est loin d'ignorer, je vous prie de le croire. Il croit tout d'abord à sa supériorité. Supériorité matérielle, si vous le voulez, mais comme il est d'avis que ce doit être, en cette vie, la première et l'unique considération, il méprise souverainement la beauté, la poésie et la prétention de l'intellectualité de Québec.

—Nous sommes le Progrès, déclare Montréal. Nous tenons la clé du Canada. Voyez cette foule circulante qui encombre nos rues. A Québec, l'herbe pousse entre les pierres! Ici, tout est bruit, animation et vie. Nous avons le Capital, et il nous aide à marcher d'un pas rapide vers toutes les améliorations modernes, vers tous les développements, vers toutes les conquêtes. Nous attirons les artistes et les maîtres. Pas un talent qui ne vienne en Amérique sans trouver notre ville sur son chemin. Nous sommes la force et l'avenir du Canada.

Voilà ce que dit Montréal avec bien d'autres choses auxquelles Québec trouve difficilement des arguments à opposer.

Mais, s'il faut lutter sur le même terrain pour égaler et surpasser Montréal, Québec y est décidé.

Et fièrement, il reprend à son tour.

—Bientôt notre port, le plus large et le plus sûr du Canada, va devenir le terminus des paquebots transatlantiques, et alors, notre activité, notre agrandissement n'auront plus de bornes. Et puis, attendez l'achèvement du Pont!...

Et à ce sujet, Québec, avec un sourire goguenard, fait à ses fidèles, un énorme clignement de l'œil.

Car, ce pays de la sapience, a gardé de plus, son astucité normande. Sans le dire à Montréal, et sans que celui-ci s'en soit aperçu, le tablier de ce fameux pont a, tout juste, quelques pouces de manque à sa hauteur, qui empêcheront les gros steamers, qui viennent à Québec, de passer dessous pour se rendre à Montréal!

Daudet n'eut pas trouvé mieux à suggérer aux habitants de Beaucaire.

"Cherchez la femme", s'écriait je ne sais plus quel pape.

Dans cette rivalité, je n'ose pas dire jalousie, — entre la capitale et la métropole, j'ai songé à la parole du pontife: j'ai cherché la femme et je l'ai trouvée.

Le botaniste Kalm, qui a visité le Canada, quelques années avant Bougainville, écrit dans une esquisse des mœurs et coutumes canadiennes, ce qui suit:

"Les jeunes filles de Montréal sont très mécontentes de constater que les jeunes filles de Québec se marient plus vite qu'elles. La raison en est celle-ci: les épouseurs arrivent de France sur des vaisseaux qui ne montent pas le fleuve plus loin que Québec ; ils débarquent à ce dernier endroit et sont captivés par les Québecquoises, qui les captivent aussitôt..."

Ne croyez-vous pas que voilà le commencement de l'hostilité? Et depuis, bien qu'il y ait eu, et qu'il y aura encore, des Roméos et des Juliettes aux heureuses unions, l'antipathie des Montaigus et des Capulets subsiste toujours.

A propos de Kalm, il est intéressant de noter la comparaison qu'il établit entre les Québecquoise et les Montréalaises, à l'avantage de ces dernières.

Pourquoi? je ne le saurais expliquer, à moins qu'ici encore, il soit besoin de chercher une femme.

"Les femmes de Montréal, écrit à la fin duXVIIe siècle, le savant botaniste, sont généralement belles ; elles sont bien élevées et vertueuses... Elles sont très disposées à prendre part aux travaux de la maison, et j'ai remarqué avec plaisir que les jeunes filles de la meilleure société,— celle du gouverneur même, — n'hésitent pas à se rendre à la cuisine pour voir à ce que la besogne soit faite comme elle le devrait être.

"Au contraire, les femmes de Québec, ne sont pas très industrieuses. Les jeunes filles se lèvent à sept heures du matin et s'habillent jusqu'à neuf heures. Puis, elle vont s'installer à une fenêtre qui ouvre sur la rue prennent un travail de couture au-

quel elles font un point de temps en temps, mais ont les yeux presque toujours tournés vers la rue. Quand un jeune homme entre, qu'elles le connaissent ou non, elles mettent immédiatement leur couture de côté, et commencent à causer, à rire et à inventer des double-entendre, ce qui passe pour être très spirituel. Elles passent fréquemment des jours entiers en la sorte, laissant à leurs mères toute la besogne de la maison..."

Kalm a été bien méchant envers les Québecquoises ou elles ont bien changé depuis deux cents ans.

FRANÇOISE.

A M. Louvigny de Montigny

Monsieur,

Il paraît que les littérateurs ne sont plus à la merci du premier exploiteur venu. Grâce à vous, disent les journaux, la loi n'ignorera plus leurs droits.

Voilà une bonne nouvelle. A cette occasion, je rappellerai ce qui m'est arrivé.

Il y a quelques années, un individu de Montréal s'avisa de déterrer mon premier petit essai. Il le mit en brochure, l'affubla du titre idiot : "Larmes d'Amour", et le répandit dans le pays.

J'eus recours aux tribunaux, j'avais un avocat d'une rare valeur. Cependant, le brave M. Leprohon, le Leprohon de la "Bonne Littérature" et, je crois, du Crédit du Canada — sortit vainqueur du procès. Il n'eut même pas un reproche, et je fus condamnée à payer les frais.

De plus, malgré ma défense, un libraire de Québec continua de vendre la nouvelle. Et maintenant, voici que le catalogue de l'une des grandes librairies de Montréal annonce "Larmes d'Amour", par Laure Conan.

Je soumets ces faits à votre appréciation. Vous m'obligeriez en me disant si la loi me laisse toujours désarmée.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

LAURE CONAN.

Malbaie, 14 avril 1906.

Page de Memoires

(Ainsi que nous l'avons annoncé, nous publions aujourd'hui ces pages détachées des Mémoires inédits de M. Louis Fréchette. Nos lecteurs le remercieront pour le fin plaisir que cette lecture leur aura donné. — Note de la Rédaction.)

C'est, on ne l'ignore pas, dans un des recoins les plus pittoresques de la Savoie, que se trouve le lac du Bourget — ou plutôt le "lac de Lamartine", pour lui conserver le nom qu'une légende poétique toute moderne lui a consacré.

Ce lac, splendide nappe d'azur, que le grand poète des jeunes cœurs a immortalisée dans une des plus belles odes dont s'honore la langue française, semble sourire au ciel du fond de son alvéole de montagnes, de collines, de rochers abrupts et d'oasis verdoyantes, à travers lesquels on voit poindre ça et là, parmi les massifs touffus, ou les silhouettes grêles des peupliers, la haute tour de quelque donjon en ruine, ou le pignon ardoisé de quelque élégante villa....

L'âme aimante et mélancolique d'un poète a ajouté, à ce paysage si impressionnant déjà, le charme éternel de l'éternelle poésie du cœur.

L'idylle platonique du poète dura ce que durent les beaux jours : l'espace d'une saison. Quand il revit les bords poétiques du lac où vivaient pour lui de si chers souvenirs, il était seul ; et, assis sur un coin de roc où Elvire et lui s'étaient souvent oubliés à contempler le calme du ciel et des flots, en face de la nappe bleue qui avait si souvent bercé leurs rêveries à la clarté des étoiles scintillant au fond des deux abîmes, il épancha l'immense tristesse de son cœur dans les strophes immortelles qui, depuis trois quarts de siècle, mettent des larmes à toutes les paupières de dix-huit ans:

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emporté sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

Le début est bien grandiose et bien solennel pour le sujet ; mais le chef-d'œuvre sans défaut est encore à trouver. L'emphase, du reste, disparaît vite sous le coup de l'émotion sincère qui inspire le poète :

O lac, l'année à peine a fini sa carrière ;
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés!

Et, envahi par le flot montant de ses émotions rétrospectives, le cœur du poète se brise, se lézarde en quelque sorte, et laisse sa douleur filtrer goutte à goutte, dans des stances qui gémissent et des vers qui pleurent.

Accablé, palpitant, secoué par les angoisses de l'irrémédiable, il jette d'abord un cri de détresse et de révolte ; puis, écrasé par l'implacable fatalité des choses, il courbe le front devant l'immense douleur acceptée.

Oui, il accepte sa douleur, il l'aime, il la bénit, il la garde ; et, pour qu'elle vive, éternellement, il en confie le souvenir aux objets insensibles qui lui rappellent son bonheur perdu.

Ecoutez cette admirable apostrophe qui termine la pièce. Le poète s'adresse toujours au lac :

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,

Que le bruit des rameurs qui frappaient en
cadence
Tes flots harmonieux.

. . . .

O lac, rochers muets, grottes, forêt obscure,
Vous que le temps épargne ou qu'il peut
rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on
respire,
Tout dise: Ils ont aimé!

Voilà d'admirables vers, n'est-ce pas ?

Ce n'est pas là seulement des phrases ciselées, où le cliquetis sonore des vocables ingénieusement sertis, uni à la cadence clochetante des rimes, remplace la pensée et le sentiment.

Non; ce sont d'admirables vers à la coupe facile et variée, au balancement souple et harmonieux, à la formule chantante au possible, bien pleins, bien arrondis, bien liés et bien rimés ; mais c'est aussi de la grande poésie, de la poésie émue qui berce l'âme, et dont la chanson sereine va droit au cœur éveiller les mystérieux échos que chacun porte endormis au fond de soi.

Aussi quel est celui d'entre nous dont ces beaux vers n'ont pas profondément troublé la jeune imagination? Quel est celui qui en les lisant, n'a pas senti dans son être l'ébranlement sacré qui fait les poètes? Quel est celui qui, penché sur la divine page, les yeux humides et la poitrine vibrante, n'a pas vécu, lui aussi, sa saison d'amour? n'a pas, lui aussi, eu son lac et son Elvire dans la chimère lointaine des paradis entrevus?

Je connais des vieux — célibataires blasés, religieux retirés du monde, ou bons bourgeois enfoncés jusqu'au cou dans le prosaïsme des choses — qui m'ont avoué n'avoir jamais eu d'autre roman dans leur vie.

Pour les esprits plus tournés vers l'idéal, l'impression persiste.

A un moment donné, le rêve devient réalité, la vision prend un corps, on s'assied à son tour sur le bord du lac pour entonner à deux l'éternelle chanson du cœur.

Hélas! comme celui de Lamartine, il est souvent bien court le roman qui ne doit plus s'effacer de notre souvenir.

Mais, qu'il s'effondre sous le heurt des déceptions cruelles, ou se prolonge dans l'enchantement des tendresses longtemps échangées, tôt ou tard il faut que l'un des deux revienne seul pleurer, ou tout au moins promener sa mélancolie au bord de la rive déserte, sous l'arbre à l'ombrage aimé, sur la pierre moussue ou sur le banc rustique, face à face avec l'horizon témoin des bonheurs défunts.

Et, si l'on a vieilli ensemble, si les hasards ou les méchancetés de l'existence n'ont séparé ni les cœurs ni les mains, alors ce sont les horizons eux-mêmes qui ont changé d'aspect, les lieux chéris qui se sont transformés, les objets familiers qui ont disparu.

Ah! la vie — si courte pourtant — ressemble bien, en effet, à une mer au flux et au reflux continuels, où, si radieux que soit le ciel, si calme et si berçant que soit le flot, il n'est pas permis, suivant l'expression du poète de "jeter l'ancre un seul jour!"

LOUIS FRECHETTE.

Nous sommes heureux d'annoncer l'arrivée dans notre ville, de l'excellente pianiste française, Madame De la Chaux, élève du maître Le Couppey.

Cette brillante virtuose qui doit se livrer au professorat à Montréal, donne une audition-concert le 21 avril courant au "Y.M.C.A." Hall.

Entourée d'une pléiade de nos meilleurs artistes, Madame De la Chaux remportera un de ces grands succès auxquels elle est depuis si longtemps accoutumée.

Le programme de cette soirée de musique sérieuse attirera en foule tous les amateurs et tous les connaisseurs.

M. Edmond de Nevers

La mort, la triste mort vient encore de faucher parmi nous: M. Edmond de Nevers vient de succomber, — jeune encore, quarante ans à peine ! — à la maladie qui le minait depuis longtemps.

Ce n'est pas un cliché banal que de dire que le Canada perd en la personne de M. de Nevers, un écrivain des plus distingués. Ses œuvres "L'Ame Américaine", et "L'Avenir des Canadiens-Français", resteront toujours pour prouver la solidité de son jugement, la vigueur de son style, et la correction parfaite de sa phrase.

Il fut un collaborateur de la première heure, du "Journal de Françoise", qui avait, disait-il, "toutes ses plus vives sympathies", et nous conserverons à son souvenir une estime reconnaissante.

Quelle fut la vaillance et la constance dans le travail de notre compatriote? rien ne nous le démontrera plus fortement que ce passage de la lettre qu'il écrivit à la directrice de ce journal, peu de temps avant la cessation de ses travaux.

C'était au sujet de "l'Ame américaine" :

"Ce livre m'a donné près de trois années d'un travail très énervant et m'a coûté cinquante pour cent de ma vie, car lorsque je l'ai commencé, je n'étais encore que dans la seconde période de la maladie qui me minait depuis huit ans, et dont j'ignorais la nature et le danger. J'attribuais mes douleurs au rhumatisme et à la goutte, ma faiblesse et mes insomnies à l'épuisement nerveux résultant du surmenage ; — j'ai écrit "l'Ame américaine" au dépens de ce qui me restait des restes d'une forte constitution. Pour arriver à faire imprimer 770 pages, j'ai dû en écrire 6000; pour me documenter, j'ai certainement lu et feuilleté 2,000 volumes. Et c'est seulement la veille de mon départ de Paris, 13 juillet 1900, que j'ai appris le nom de mon mal —

"ataxie locomotrice" — que j'étais depuis plus d'un an dans la troisième période, et par conséquent que je n'avais pas à compter sur aucune guérison. Je ne regrette rien......"

Nous ne savons rien de plus touchant et de plus sublime dans sa simplicité que ce: "Je ne regrette rien!" Il est donc beau, de mourir, quand on a consacré sa vie à des œuvres qui doivent rester à l'honneur, à la gloire de sa patrie et de son nom. Puissent tous les écrivains canadiens, à ce point de vue du moins, quitter la vie en ne regrettant rien!

Primes

A l'occasion du cinquième anniversaire de la fondation du "Journal de Françoise", nous avons fait imprimer des cartes postales illustrées, qui nous sont spéciales. Nous les donnerons en primes aux abonnées qui s'acquitteront de l'abonnement pour l'année nouvelle 1906-1907, avant les premiers trois mois.

Toute personne qui nous enverra trois abonnements nouveaux, payés, aura droit à un quatrième abonnement gratis.

Toute personne qui nous enverra un abonnement nouveau, payé, aura droit à tous les numéros d'une des quatre années écoulées, — à son

L'ADMINISTRATION.

Il y aura une réunion des dames de la Saint-Jean-Baptiste, au Monument National, vendredi, le 27 avril. Madame Gérin-Lajoie et Mlle de Beaujeu adresseront la parole sur des sujets intéressants. Toutes les femmes de Montréal sont cordialement invitées à y assister.

AVIS

Les abonnés qui changeront de domicile le premier mai prochain, sont priés de nous donner leur nouvelle adresse.

Pensees de Paques

(Inédites)

La vraie religion est aussi rare que le véritable amour.

***

L'âme vraiment religieuse est désintéressée. Elle adore parce qu'elle adore; elle n'attend pas les petite profits matériels comme prix de son adoration.

***

L'idée chrétienne, à son point de perfection, réalise l'absolu dans la beauté morale. Que de conditions pour cela! Il y faut un cœur bon, une intelligence ouverte, un caractère ferme. Si l'une des qualités manque, tout se dégrade: il n'y a plus que dissonnance, sottise, et trop souvent, hypocrisie.

***

Quand, par un long effort vers un idéal de vertu, la conscience a pris une certaine forme, tout ce qui ne s'y ajuste pas étroitement devient remords et douleur.

***

Il faut admirer la confiance éthérée de ceux qui croient résoudre par des formules ce qu'ils appellent, sans la définir, la "question sociale".

***

S'il faut entendre, par là, l'ensemble des injustices dont l'humanité n'a jamais cessé de souffrir, la "question sociale" ne sera jamais résolue.

***

Aux problèmes si lourds, qui en sortiront indéfiniment, il n'y a pas de meilleur contrepoids que le sentiment de plus en plus actif du "devoir social" chez les moins déshérités.

***

Voir grand, c'est presque toujours voir juste.

X.

Le Premier Opéra Canadien

(Un ami de notre journal nous communique une petite revue-critique du "Lauréat", de feu F.-G. Marchand, mis en musique par M. Jos. Vézina, chef de musique militaire de Québec. Comme cet opéra sera probablement produit l'un de ces jours à Montréal et à Ottawa, nos lectrices ne seront pas fâchées de savoir ce qu'on en a dit à Québec au lendemain des premières représentations. — Notes de la Rédaction.)

Le libretto sur lequel le compositeur avait à travailler est d'une simplicité presque touchante. L'intrigue du "Lauréat", tient dans un dé. Mais c'est le propre du talent de produire de l'effet avec des éléments peu compliqués. D'une paysannerie charmante, Massé n'a-t-il pas tiré le chef-d'œuvre des "Noces de Jeannette", qu'on répète encore souvent à Paris? Sans comparaison, M. Vézina a traité de grande manière cette petite idylle de vie d'étudiant, qu'on dit avoir été écrite d'après nature par l'auteur du libretto.

La scène se passe à Québec. Dans une modeste pension bourgeoise de la rue d'Aiguillon, de joyeux universitaires offrent de bruyantes libations en l'honneur de leur camarade Paul, qui vient de décrocher les palmes de lauréat. Au-dessus de la fumée des pipes et des cigarettes, flotte un nuage de mélancolie; au sein de cette folle gaieté, deux personnages sont profondément attristés: l'étudiant couronné et l'humble fille de la maison, qui, s'aimant sans se l'être jamais avoué, voient avec terreur approcher l'heure de la séparation qu'ils croient éternelle. Ce qui réjouit les autres les chagrine mortellement. Le garçon va rentrer dans sa famille, où l'on n'entend rien aux amourettes: l'homme de profession devra épouser une fille "en moyen", c'est décidé, statué, la future est même déjà choisie. A tort ou a raison, c'est bien ainsi que les choses se passent. Mais, à la dernière minute, la pauvre orpheline reçoit un héritage

de Californie, qui fait du coup tomber les préjugés de l'oncle et de la tante, et l'amourette, ou plutôt l'amour — car c'est du grand amour — triomphe. Paul et Pauline, qui se croyaient à jamais séparés, sont pour toujours réunis. C'est cette antithèse de gaîté et de tristesse, la peine de cœur à côté du plaisir intellectuel, l'ivresse sentimentale aux prises avec le prosaïque snobisme, les illusions de jeunesse en butte à l'esprit pratique des vieux, que la musique avait à mettre en relief. L'a-t-elle peinte trop haute en couleurs?

Nous ne le croyons pas. Dès l'ouverture, où se dessinent les principaux motifs du dialogue chanté, cette dualité d'expression se traduit par des notes douloureuses perçant ça et là, la draperie orchestrale, qui est admirablement ouvrée. Cette explication une fois donnée et acceptée, on n'est plus surpris de voir désormais les deux principaux caractères planer dans un monde à part, parler une langue incomprise de leur entourage, prendre parfois les accents de la tragédie dans un milieu de comédie. Dans le cœur des jeunes étudiants et des pauvres filles comme chez les millionnaires, rue d'Aiguillon comme sur la 5e avenue de New-York, la passion tient partout le même langage, pousse les mêmes cris éperdus de douleur, jusqu'à ce que le dénouement, s'il est heureux, réunisse les voix dans un ravissant concert.

C'est ce qui est arrivé ici. Pendant que ces mauvais sujets jettent leurs pittoresques bérets en l'air, demandant à grands cris que la mère Michel trinque avec eux, sauf à être raisonnables après, en chantant à tue-tête :

Sur l'ariette, l'aria
Du baccalau...... du baccalauréat!

pendant que la mère Michel et l'oncle Bernardin débrouillent leur fameux quiproquo, la première croyant l'autre venue la demander en mariage quand il veut simplement s'enquérir sur la prétendue inconduite de son neveu ; pendant que tout ce petit monde se trémousse, sans trop rien comprendre du véritable drame, les deux amoureux font bande à part, chantent leur chagrin en un langage musical qui s'élève parfois à de grandes hauteurs. Alternant avec la broderie des violons, les cors d'harmonie et les hautbois pleurent: toujours la double expression.

Le compositeur a bien saisi ce double sens. Si les deux vieux s'expriment en flons d'opérette, le jeune couple a des récitatifs de grand opéra. Le "Lauréat", de M. Vézina est bel et bien un opéra comique, tel que l'auteur l'avait dénommé. Dans le chant et dans l'accompagnement, l'oreille perçoit souvent des formules flambantes neuves — ce qui n'est pas un mince mérite, après tant de siècles passés à combiner les douze tons de la gamme chromatique. Il y a des duos, trios et quatuors superbement troussés, et des chœurs entraînants, sans jamais tomber dans la musiquette d'opéra-bouffe. Pas d'airs à entendre siffler le lendemain par les gamins de la rue. Cela a goût de revenez-y ; les sonorités restent vagues, obsédantes, dans l'oreille, pleines de beautés qui se dévoilent une à une, sans fin, à chaque réaudition. C'est une partition qu'on aimera à entendre plusieurs fois. L'effet, est symphonique, c'est-à-dire qu'il se dégage de l'ensemble harmonique plutôt que de thèmes mélodiques faciles à retenir.

Sur un point, il n'est resté d'incertitude dans l'esprit de personne. Le traitement orchestral, qui est le fort de M. Vézina, est considéré magistral par les connaisseurs. Le compositeur y a dépensé une science consommée des modulations ; contrairement à leur habitude entre mains plus ou moins adroites, aucune des siennes n'a rien de forcé ni de criard, elles arrivent naturellement, comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. C'est soigné, toujours agréable et charmant. On dit que c'est le fruit de trois années de loisirs. M. Vézina est l'un des musiciens les plus occupés de la vieille capitale, organiste, professeur, chef de fanfare militaire, directeur de la Société Symphonique, c'est au travers de ses multiples devoirs, qui l'appellent à l'église, à la citadelle, chez ses élèves, qu'il a trouvé le tour d'écrire une œuvre de longue haleine. Il a prouvé qu'il est de taille à exercer son talent sur quelque grand sujet héroïque. Il mérite qu'on l'y encourage en lui fournissant l'occasion de produire ce premier essai d'opéra canadien.

QUEBECOIS.

Le Récital Saucier

Nous allons le 30 avril prochain, assister à une fête musicale artistique et canadienne que nous goûterons avec autant de délices que notre sirop d'érable et notre sucre nouveau. Car c'est le récital de M. Jos. Saucier, dont nous connaissons tous la voix charmeresse et le talent transcendant.

Point n'est besoin de réclame pour M. Saucier. On dit simplement: M. Saucier va chanter à telle heure, à tel jour, et tout le monde se porte en foule à l'heure et au jour indiqués. Voilà la belle popularité, une popularité que j'envierais si je n'avais d'abord à cœur la réussite et le succès de mon compatriote.

J'ai vu le programme: joli n'est pas le mot, il est exquis. Ce sont tous des morceaux choisis avec une compréhension du beau qui atteste autant de finesse que d'art. Madame François de Martigny donnera son concours assuré et précieux à cette soirée charmante ; le trio Mendelssohn, très apprécié du public se fera aussi entendre, enfin, Mme Saucier soutiendra le tout de son accompagnement savant et sûr.

Je plains ceux qui ne pourront aller, lundi soir, 30 avril, à la salle Karn, écouter ce récital délicieux.

FRANÇOISE.

FRONTENAC INTIME (x)

1652-1658

D'apres les "Memoires" de Mademoiselle de Montpensier.

"Madame de Frontenac était une personne d'esprit et d'empire, et de toutes les bonnes compagnies de son temps." (3).

"Sa femme (celle de Frontenac) qui n'était rien — Saint-Simon ne lui pardonna jamais son origine bourgeoise — et dont le père s'appelait La Grange-Trianon, avait été belle et galante, extrêmement du grand monde et du plus recherché. Elle et son amie, Mademoiselle d'Outrelaise, qui ont passé leur vie logées ensemble à l'Arsenal, étaient des personnes dont il fallait avoir l'approbation." (4).

"Madame de Frontenac avait été belle et ne l'avait pas ignoré. Elle et Mademoiselle d'Outrelaise, qu'elle logeait avec elle, donnaient le ton à la meilleure compagnie de la Ville et de la Cour, SANS Y ALLER JAMAIS. On les appelait les "Divines". En effet, elles exigeaient l'encens comme déesses et ce fut toute leur vie à qui leur en prodiguerait.

"Madame de Frontenac était extrêmement vieille (elle mourut à l'âge de soixante-quinze ans) et voyait encore chez elle force bonne compagnie." (5).

(3) "Mémoires" de Saint-Simon: page 90, tome 5, édition Régnier.

(4) "Mémoires" de Saint-Simon: pages 169 et 170, tome 6, édition Régnier.

Régnier, annotant ce passage, dit: "Mademoiselle d'Outrelaise n'était allée loger à l'Arsenal que depuis la mort de la comtesse de Fiesque (en 1699) qui complétait, avec les deux amies, un tribunal "dont il fallait avoir l'approbation."

Madame de Luynes qui connut encore Madame de Frontenac racontait à son mari, en 1748, que cette dame et Mademoiselle d'Outrelaise avaient été très intimement liées avec Madame Scarron, et que c'est même chez Madame de Frontenac que la future marquise de Maintenon aurait reçu la prédiction "qu'elle serait un jour une grande dame" de la bouche d'un chiromancien nommé Masson".

Mémoires de Saint-Simon, tome 14, pages 268-269, note 7.

(x) Voir le "Journal de Françoise" du 7 avril.

Et justement, à propos de Madame de Frontenac et de son séjour à l'Arsenal, une revue québecoise, "La Nouvelle-France", commet, par l'entremise de son critique littéraire, une grosse erreur topographique.

Dit M. l'abbé Camille Roy: "Il, (M. Myrand) ne songe vraiment qu'à établir que "Madame de Frontenac, vivant à Versailles, au palais de l'Arsenal, la vie mondaine", pendant que son mari vieillit ailleurs dans l'isolement, n'est pas coupable de cette situation, est restée femme honnête, vertueuse, et qu'elle s'est même employée de toutes ses forces à assurer la fortune politique de son mari." (6).

Le palais de l'Arsenal n'est pas à Versailles mais à Paris, rue de Sully, nº 3, quatrième arrondissement. Edouard Drumont, dans un charmant ouvrage, "Mon Vieux Paris" en parle avec un respect attendri:

"En touchant à la rive droite (de la Seine) pour transformer le quartier de l'Arsenal notre boulevard va prendre le nom populaire d'Henri IV que porte aussi le pont magnifique que nous venons de passer. De prime-abord, sur le "quai des Célestins", il entame la caserne des Célestins pour s'ouvrir un passage sans dégager encore tout à fait la bibliothèque de l'Arsenal qui est installée dans les appartements du Grand Maître de l'artillerie. Si le temps ne nous pressait, bien des souvenirs intéressants seraient à mentionner en passant devant cet Arsenal qui n'existe cependant que depuis 1533, époque à laquelle François Ier établit en cet endroit les "granges de l'artillerie". Là habitait Sully ; là siégea la Chambres des Poisons établie par lettres-patentes du 7 avril 1669 ; là fut ourdie, chez la duchesse du Maine, la conspiration de Cellamare. Dans les salles silencieuses de cette bibliothèque, où le travail est plus facile qu'ailleurs, on croit voir apparaître encore la sympathique figure de Charles Nodier dont le nom est en quelque sorte attaché à l'Arsenal." (7).

(5) Mémoires de Saint-Simon, tome 14, page 271.

(6) Cf.: "La Nouvelle-France", livraison du mois de décembre 1903, page 577.

Je ne relèverais pas cette erreur topographique de M. l'abbé Camille Roy — c'est évidemment un lapsus calami — si, par malheur, elle n'était point de nature à confirmer un mensonge historique, comme à aider singulièrement à sa diffusion, car bien des gens, même instruits, ignorent, chez nous, ou confondent les monuments de Paris et de Versailles.

Vainement Saint-Simon, Tallemant des Réaux, Sévigné, Montpensier, bref, toute la pléiade mémorialiste de l'époque, se tuent à dire que Madame de Frontenac n'allait jamais à Versailles, c'est-à-dire à la Cour : nos écrivains canadiens ne les lisent pas, ou, les ayant lus, ne les croient pas et pensent comme bon leur semble, au hasard de la sympathie ou de l'antipathie qu'ils éprouvent à l'égard du personnage qu'ils prétendent ainsi étudier. A l'exception de Ferland, de Laverdière et de

(7) Cf.: Drumont, "Mon Vieux Paris", 1ière série, pages 139 et 140.

Comme importance, la bibliothèque de l'Arsenal vient immédiatement après la Bibliothèque Nationale. Tous les manuels de Paris, nous en vantent la richesse et les inestimables trésors. Le "Guide Conty", entre autres, nous apprend qu'elle fut formée par le marquis de Paulmy et achetée par le comte d'Artois, plus tard Charles X ; qu'elle contient 500,000 volumes, 10,000 manuscrits, 2,500 cartons renfermant les papiers de la Bastille et environ 100,000 estampes. — Cf. page 289.

Verreau, que d'abbés Vertots griffonnent dans notre histoire du Canada !

Vous connaissez, sans doute, l'anecdote de l'abbé Vertot, auteur d'une "Histoire de l'Ordre de Malte"? Sans attendre les documents essentiels, indispensables à l'exécution d'une pareille tâche, il fit d'imagination, de chic, la description du siège si vaillamment soutenu par les chevaliers. C'était, on l'avouera, suivre un procédé très leste. Quelques jours plus tard il reçut un dossier complet de pièces originales dont la lecture le mit fort en colère, car elle changeait du tout au tout l'aspect de la bataille. "Il est trop tard, répondit-il, mon siège est fait!" Et il refusa de recommencer son livre qu'il publia tel quel.

Que de gens de lettres m'ont répondu comme Vertot quand je leur reprochais de mal parler de Madame de Frontenac: "Mon siège est fait!" c'est-à-dire "Mon opinion est faite". Et ils n'en démordent pas.

Vainement on leur prouve que Frontenac et sa femme, demeurant en France, vécurent ensemble, mais "séparés de biens" ; ils écriront, avec Bédard, "vécurent séparés", laissant, comme lui, les deux mots essentiels de la phrase au fond de leur encrier.

Vainement on leur prouve que la terreur de l'Atlantique en 1672, plus, en 1689, le mauvais état de sa santé ne permirent pas à la "Divine" de suivre Frontenac au Canada ; ils écriront, avec l'abbé Casgrain, "qu'une véritable aversion pour son mari empêcha la comtesse de l'accompagner à Québec". Ils insinueront même qu'elle ne s'employa de toutes ses forces à assurer la fortune politique de notre gouverneur que pour mieux s'affranchir du joug conjugal, mener à sa guise, et en toute liberté, la vie galante et voluptueuse de Versailles.

Vainement on leur prouve que Madame de Frontenac vécut à Paris les soixante-quinze années de sa vie, qu'elle n'alla jamais à la Cour, ils écriront, avec l'honorable juge Routhier, "qu'elle préférait les délices de Versailles aux rudes beautés de Québec, et qu'elle fut une veuve très facile à consoler, les consolations qu'elle appréciait ne manquant pas alors à la cour de Louis XIV" (8).

Non seulement ils raillent son deuil, mais ils outragent sa mémoire. Est-il, par exemple, une infamie plus déshonorante à raconter sur elle que la calomnieuse anecdote du coffret d'argent? Cependant, la sachant fausse, absolument, ils la répètent à satiété dans leurs ouvrages (9). Ils paient en diffamation un inestimable bienfait. Comme si le silence de leur ingratitude ne les eût pas suffisamment acquittés! Rien de plus pesant, pour certaines épaules, qu'une dette de reconnaissance. Et avouons que nous en sommes lourdement grevés envers Madame de Frontenac. La puissante influence politique de cette femme illustre n'a-t-elle pas, en effet, prolongé de soixante-dix ans la durée de la domination française au Canada? Indéniablement la Nouvelle-France eût été conquise par l'Angleterre dès 1690 si Frontenac n'eût pas été présent au château Saint-Louis, le matin du 16 octobre, quand Sir William Phips somma la ville de se rendre. Avec Québec la colonie entière capitulait. Or nous devons au crédit de Madame de Frontenac la première comme la seconde nomination de ce magnifique officier au poste de gouverneur de notre cher pays.

D'autre part, il ne faut pas s'exagérer l'importance de nos Vertots canadiens-français, non plus que les conséquences fâcheuses de leurs commérages séniles. Sans doute ils sont bien résolus d'être aussi nuisibles que désagréables, mais leurs pires calomnies n'entameront point la bonne renommée de la "Divine", elles ne feront que mieux rappeler les morsures du serpent de la fable qui prétendait ronger une lime. Nos reptiles ont sa malice et sa présomption: laissons-les, tout à leur aise, s'épuiser en venin et se casser les dents. Ils n'en seront que plus tôt inoffensifs. Là où Bertrand de La Tour a échoué avec son anecdote aussi détestable que perfide, ils ne réussiront pas davantage, car ils ne sont point de force à trouver comme lui, un "mot" de perversité comparable à celui qu'il prête à la veuve de Frontenac. Sûrement, cette honnête femme serait perdue de réputation devant l'Histoire, s'il était prouvé qu'elle l'eût prononcé. Tout au contraire, et grâce à Dieu, cet odieux racontar n'est qu'une calomnie ; l'infamie n'en retombe que sur son auteur.

"Les légendes, a dit Charles d'Héricault en première page de son livre "La France Révolutionnaire", les légendes sont comme les étoiles: elles brillent, mais dans la nuit. Elles disparaissent quand la Vérité se lève. Allons vers la lumière!"

Cette lumière vers laquelle marche d'Héricault, et avec lui toute l'école de Taine, n'est autre que celle de l'Histoire, rayonnant des documents originaux et des archives authentiques, sources uniques de la vérité.

Puisse "Frontenac intime", étudié de la sorte, apporter un nouvel exemple et de l'exactitude de cette belle comparaison et de la sagesse profonde de ce conseil excellent.

ERNEST MYRAND.

Fin.

(8) Cf.: A.-B. Routhier, "Québec et Lévis à l'aurore du XXe siècle", page 162.

(9) Cf: Marmette, "François de Bienville", 1ière édition, 1870, note 1, page 270, et note 1 pages 400 et 401 de la 2ième édition, 1883, — "Précieux détails fournis par l'abbé H.-R. Casgrain", dit l'auteur.

Lemoine: — "Picturesque Quebec", 1882, page 139.

Tanguay: "Dictionnaire Généalogique", vol. I, note 4 pages 243 et 244, publié en 1871.

Tanguay: "A travers les registres", — pages 226 et 227, — publié en 1886.

Tanguay: "Répertoire général du clergé canadien", publié en 1893, page 73.

Casgrain, l'abbé H.-R., — "L'Enseignement Primaire", année 1898, page 212.

Le Saule

Qui n'aime pas cet arbre gracieux pleureur ou saule de Babylone? Mais qui sait comment il fut importé en Amérique?

Je l'ai appris l'autre jour en fouillant dans un vieux bouquin que j'ai acheté au rabais chez un boutiquier de la rue Westminster et je m'empresse d'étaler pour vous, aujourd'hui, cher lecteur mon érudition fraîchement acquise sur ce sujet.

Alexander Pope, le poète anglais si éminemment classique, avait planté quelques années avant la rébellion américaine un jet de saules près des bords du Thames, dans sa jolie villa de Twickeham.

Ce jet lui avait été envoyé de Smyrne, dans une boîte de figues par un ami qui, ayant perdu sa fortune dans des transactions hasardeuses, s'en était allé dans ces parages lointains pour la refaire.

Lorsque la rébellion éclata aux colonies, le jet de Pope était devenu un bel arbre qui faisait l'admiration de tous.

Un jeune officier anglais qui devait partir sous peu avec l'armée envoyée pour étouffer la rébellion, sollicita et obtint de Pope un jet de son arbre. Son intention de le planter en Amérique lorsqu'il serait confortablement installé sur les terres confisquées aux rebelles vaincus.

Mais, hélas! pour lui, son beau rêve ne devait pas se réaliser. Obligé de repasser les mers après d'humiliantes défaites pour sa patrie, le jeune Anglais donna à John Parks Curtis — fils de Martha Washington, par un premier mari — le petit jet jaune du saule de Pope, soigneusement enveloppé (le jet, pas Pope) dans de la soie huilée.

Curtis planta cette pousse sur sa propriété de Abindon dans la Virginie. Elle profita, devint à son tour un bel arbre qui fut le père, ou plutôt la mère de tous nos saules. Car les botanistes prétendent que nous n'avons ici que l'espèce femelle de cet arbre.

Tel est l'origine américaine du gracieux saule sans lequel il ne saurait y avoir de jardins paysagistes. Que de grâces n'ajoute-t-il pas au moindre coin de terre!

Pope n'a pas été le seul poète qui ait aimé le saule : Alfred de Musset en a été de même un profond admirateur et c'est lui qui demandait:

> Mes chers amis, quand je mourrai
> Plantez un saule au cimetière...

Seulement les saules ne veulent pas vivre sur la tombe de Musset, et tous les trois ans, on est obligé d'en planter un nouveau.

Ne trouvez-vous pas cela une bien grosse ingratitude de la part du saule ?

BLANCHE-YVONNE.
("L'Etoile", de Lowell.)

Pâques !

Pâques, c'est la saison du renouveau dans la nature, c'est aussi celle du renouveau dans les toilettes. On éprouve le besoin de revêtir de jolies choses, de coiffer sa tête d'ornements printaniers qui rivalisent avec l'épanouissement de la verdure et des fleurs.

Le Palais de la Nouveauté offre tout ce dont vous pourriez avoir besoin pour vous mettre au diapason des beaux jours du printemps: toilettes princières, costumes suprachics, chapeaux exquis, mousselines et dentelles, tout y est de premier goût et de premier choix. C'est une fête que de visiter cet intérieur où la distinction a pris un cachet d'intelligence, à force d'élégance et de raffinement.

Avez-vous jeté un regard sur les vitrines, où il y a le plus beaux et le plus artistique déploiement que vous puissiez rêver ?

Mme JOS. LAMOUREUX,
Palais de la Nouveauté,
8783 rue Ste-Catherine.

Vieux coffrets

Les vieux coffrets poudreux sont pleins de souvenirs, joyeux ou moroses, de notre jeunesse évanouie. Les uns, en effet, nous font songer aux ivresses des jours bleus ; les autres, aux pleurs des mauvais jours. Ce sont des bijoux fins portés naguère par une toute délicieuse personne follement aimée ; ce sont de charmants cheveux, blonds ou bruns, d'un être perdu par la mort ou par l'inconstance ; ce sont des violettes fanées cueillies jadis par une main suprêmement chère ; ce sont encore des billets doux, très doux, des passés amoureux, si tôt défunts! — billets relus et relus avec des frissons délicats et des larmes aux yeux!...

. . . .

Comme sont enfermés, dans de vieux camées, des cheveux, des fleurs ou de pauvres lettres d'amour des lointaines années ; nos cœurs vieillis enferment dans leurs seins ainsi que des reliques, des milliers de choses, suaves ou amères, de nos vies passées. Ah! quand nous ouvrirons, de même que des coffrets, nos vieux cœurs, nous y verrons sommeiller, comme en des cercueils, les souvenirs gais et les souvenirs mélancoliques des passés morts... Laissons à jamais dormir les seconds, mais réveillons, oh! réveillons les premiers, si nous ne voulons pleurer!...

JEAN DE CANADA.

LE COIN DE FANCHETTE

Il est bien entendu, n'est-ce pas? qu'au Coin de Fanchette, on ne mentionne pas chacune des lettres qui viennent ou féliciter ou encourager la directrice. Celle-ci désire, tout de même, envoyer un remerciement ému aux correspondants qui lui ont fait l'honneur et le plaisir de lui marquer leur approbation pour ses récents articles, ou de lui envoyer leurs vœux généreux à l'occasion du cinquième anniversaire du "Journal de Françoise".

MONSIEUR JOURDAIN. — L'idée des œufs de Pâques nous vient, je le crois, des Orientaux, qui avaient et ont encore l'habitude de fêter le printemps par des échanges de cadeaux et des envois d'œufs. L'œuf, en Orient, est considéré le symbole de l'état primitif du monde et l'image du germe dans toutes choses.

LYCURGUE. — Je ne tiens pas à entrer dans des discussions oiseuses, dont les lecteurs ne sauraient bénéficier.

ROSE-EN-FLEURS. — La saison est un peu avancée pour commencer un grand concours. Mais à l'automne, c'est bien l'intention de la directrice d'organiser un concours monstre, auquel j'aurai grand plaisir à vous voir concourir, Madame Rose-en-Fleurs.

PAULA. — Il faudrait encourager les associations féminines qui ont pour objectif la solidarité, les intérêts du travail, et l'étude appropriée à la vie non-seulement familiale mais sociale. Les femmes ont encore peur des mots syndicats, coopérations, unions de travail ; leur éducation, sur ces points, reste encore à faire, mais, la lumière s'infiltre partout, et une fois que la femme, celle qui travaille surtout, aura compris tout le profit qu'elle peut retirer de telles associations, ces dernières se formeront et progresseront rapidement. 2° En général, les hommes déplorent l'ignorance, l'indifférence, le manque de notions pratiques chez les femmes ; ils ont eu raison assez longtemps. Nous devrions être armées pour la lutte de la vie, et la "question économique" étant la première qui se dresse devant nous, nous devrions en connaître les moindres particularités.

LA CAMPAGNARDE. — Toutes les annonces publiées dans le "Journal de Françoise", sont de premier ordre, et, nous n'en accepterions pas de douteuses, pour tout l'or qui est au monde. Notre souci est de faire une honnête feuille de ce journal, et je crois, que nous y avons réussi ; écrivez donc sans crainte et donnez vos commandes à cette maison dont vous me parlez.

LOLA. — Les cartes postales illustrées du "Journal de Françoises" ne sont mises en vente, nulle part. Elles sont la propriété exclusive du journal. Vous ne pourrez vous les procurer nulle part ailleurs qu'ici.

MEANDRE. — Quo Vadis, signifie en langue française: Où vas-tu?

LESBIA. — Dans l'ancienne littérature française, les "moralités" étaient des drames, des récits d'où l'on pouvait tirer des enseignements moraux. Le plus souvent, c'étaient des allégories, ou des passages de l'Histoire Sainte mise en action. Avez-vous entendu, il y a quelques années, à l'Académie, jouer ce drame du moyen-âge, intitulé : "Everyman". Ça, c'étaient des "moralités".

SHAMROCK. — Swift, célèbre romancier anglais, et Sterne, que l'on a comparé à Cervantès, sont nés tous deux en Irlande.

MERE DESOLEE. — Ce sentiment que vous reprochez à votre fils, n'est que trop naturel. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'à son âge, il éprouve le désir de se former un monde à lui, un foyer, en un mot ? N'aviez-vous pas cette même ambition quand vous avez quitté la maison paternelle et suivi votre mari ? Les foyers sont des ruches humaines; là aussi, le miel et la cire ont donné toutes les forces qu'il faut à l'essaim qui n'aspire plus qu'à sortir.... L'amour maternel est parfois bien un peu égoïste. Pourtant, il a la large part dans l'affection que lui garde toujours l'enfant. Et dans les blessures que lui feront la vie, c'est à "maman" qu'il retournera, et c'est de ses mains douces et tendres qu'il voudra être pansé, guéri, — et consolé.

HOLA. — Mme de Girardin a dit: "Ce qui empêche de trouver le bonheur, c'est peut-être de le chercher." Ce qu'il y a de certain, c'est que nous désirons autre chose, quand la joie et la tranquillité sont souvent près de nous. Nous attendons tout de l'avenir, sans nous apercevoir qu'au lieu de songer constamment à ce que nous ne pouvons jamais tenir dans notre main, — l'avenir, — nous oublions le présent qui, seul, nous appartient, et que nous pouvons adoucir et rendre meilleur. Le mal vient donc de nous, et ne trouvons pas mieux ce qui est ailleurs, dans l'inconnu, que ce que nous voyons dans la réalité.

GERMAIN. — Parnell était protestant, et, le plus curieux à constater, d'origine anglaise. Mais, vous savez avec quel dévouement il se consacra à la défense de l'Irlande catholique opprimée par Albion. Ce qu'on ignore, en général, c'est que les femmes de sa famille étaient remarquablement douées sous le rapport intellectuel. C'est sa sœur, Fanny, qui écrivait la plupart des articles très lus publiés sous le nom de son frère, dans les journaux de l'Angleterre et d'Irlande.

TIMOTHEE. — Adressez-vous au ministère des Postes, à Ottawa.

SAGUENAY. — Je serai heureuse de revoir, croyez-le bien, tout ce qui évoquera ce passé déjà lointain, mais jamais oublié. Vous savez ces vers de Lamartine sur Milly, sa terre natale? ils ont tous un écho dans mon cœur et dans mon souvenir. Toujours à 80, rue Saint-Gabriel.

SOSIE. — Vous avez mal lu. Je n'ai nullement pris le parti de Mlle Vianzone pour avoir permis l'interview qui a fait le sujet de l'article de M. Adolphe Brisson ; je ne soutiens pas plus cette publication que celle des lettres. Mais j'ai défendu son intention qui est meilleure que celle que le public lui prête, en général.

Reçu lettres de Gaston de Foix, Magda, Dieudonné, Liseron Bleu, Bouquet de Pâques, Colas, Lecteur Assidu, Robert Macaire, etc.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

Q.—Que dit-on à une dame qui accepte votre siège dans le tramway et ne vous remercie pas ?

R.—! ! !

Q.—Les fleurs peuvent-elle s'envoyer en cadeau ?

R.—Certainement. C'est même le plus joli que vous puissiez faire à une dame. Il n'est pas d'usage, par exemple, d'envoyer des fleurs comme cadeau de noces.

D.—Est-il nécessaire d'envoyer un cadeau lorsqu'on reçoit une lettre de faire-part ?

R.—Non.

D. Je désire, s'il vous plait, le cérémonial d'un déjeuner de première communion ?

R.—Ce repas étant surtout une réunion de famille devra avoir un menu satisfaisant, mais non élaboré afin d'éviter toute prétention. Les fleurs du surtout, s'il y a des fleurs, devront être blanches. On ferait mieux de ne pas faire servir de vin. En tout cas, pas de champagne.

D.—Annonce-t-on pour un diner de cérémonie ?

R.—On n'annonce généralement pas, parce que l'on suppose que les gens priés à un dîner doivent être suffisamment connus de la maîtresse de maison.

LADY ETIQUETTE.

CONSEILS UTILES

POUR BLANCHIR LES MAINS. —Prenez un plein verre d'eau de Cologne et un autre de jus de citron ; râclez dans ce mélange des morceaux de savon de toilette, de façon à ce qu'ils forment une poudre. Mêlez bien dans un vase. Quand le mélange sera dur, il formera un savon excellent pour blanchir les mains.

Pour nettoyer les diamants ou autres pierres précieuses, passez sur la surface de ces pierres un petit pinceau imbibé d'ammoniaque. Elles recouvreront rapidement leurs feux.

RECETTES FACILES

SOUPE AU VERMICELLE GRASSE. — (Préparation du vermicelle). — Battez le jaune et le blanc d'un œuf avec de la farine pour en faire une pâte dure ; roulez le tout bien mince ; laissez sécher un quart d'heure ; pliez et coupez la pâte bien fine, et procédez comme pour le riz, mais le vermicelle devra bouillir une demi-heure avant de tirer la soupe. Il est préférable de faire usage, pour cette soupe, de volaille que d'autres viandes.

POULETS A LA SAUCE BLANCHE. — Coupez les poulets par morceaux que vous poudrerez de farine, faites-les revenir dans la poêle, avec poivre, sel, oignon et persil. Une fois rôtis, ajoutez une chopine d'eau pour deux poulets, et faites bouillir durant trois quarts d'heure. Battez deux jaunes d'œufs et un dessus de crême, jetez cela dedans, au moment de retirer du feu, toujours en brassant.

CREPES AU JAMBON. — Vous battez deux œufs en omelette avec sel et poivre. Vous versez dans une poêle où vous avez fait fondre du beurre, vous faites cuire comme une omelette, et vous la glissez, sans la plier, dans une assiette, pour la laisser refroidir. Vous faites ainsi autant d'omelettes qu'il y a de convives. Vous hâchez ensuite menu veau et jambon, vous faites cuire sur le feu dans du jus ou du bouillon, vous passez au tamis, et étendez cette purée sur les omelettes, que vous roulez comme des crêpes : c'est simple et c'est exquis.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Notre populaire écrivain Laure Conan, a bien voulu envoyer pour votre page la causerie publiée aujourd'hui. Elle est intéressante pour tous, mais elle l'est plus particulièrement pour les enfants qui feront cette année leur première communion. Ce sont eux surtout que j'invite à lire la jolie narration de Mme L. Conan. Puissent-ils se préparer à cet acte important, la base de tous les autres, avec la ferveur et la foi de Charlotte de Léry.

Mes neveux et nièces faisant partie de la phalange des petits communiants, ne devront pas oublier dans leurs intentions, celle qui écrivit pour eux cette causerie, non plus que leur Tante Ninette, qui essaiera de le leur rendre avec intérêt.

Charlotte de Léry

(Aux enfants qui vont faire leur première communion.)

Je veux vous parler de Charlotte de Léry, — une petite Canadienne qui eut le bonheur de se préparer admirablement à sa première communion. Elle mourut à Québec en 1823, à peine âgée de quatorze ans, mais son souvenir n'a point péri.

L'histoire des Ursulines nous fait connaître cette enfant charmante et céleste "lis cueilli par les anges".

Charlotte naquit, en 1809, à Montréal, où elle passa ses premières années. Fille unique, elle était chèrement aimée, cependant quand vint le temps de préparer l'enfant à sa première communion, sa mère n'hésita point à s'en séparer.

Mme de Léry (Charlotte de Boucherville) avait été élevée aux Ursulines et c'est à ses anciennes maîtresses qu'elle confia sa fille.

Charlotte avait alors dix ans. La pensée de sa première communion l'occupait déjà fortement et dit l'annaliste des Ursulines, "c'est avec une joie indicible qu'elle se vit faisant partie du troupeau que l'on prépare de si loin, et avec tant de sollicitude à la grande action de la vie: "Je veux faire une bonne première communion", disait-elle ; et, soit à l'étude, soit en classe, soit dans les visites particulières au Saint-Sacrement ou à la chapelle de Marie, la petite Charlotte était des plus ardentes et en même temps des plus recueillies."

Cette enfant, élevée dans l'opulence, à qui rien n'avait jamais manqué, songeait aux misérables.

—N'est-il pas permis aux élèves d'assister les malheureux? disait-elle à la Mère Saint-Joseph, peu après son entrée au couvent. Voici ma bourse avec l'argent que papa m'a donné à mon départ ; est-ce que je ne pourrais pas le faire parvenir aux pauvres?

La Mère Saint-Joseph voulant mieux connaître ses sentiments lui dit :

—"Mon enfant, gardez pour vous, cet argent ; nos pauvres sont bien assistés d'ailleurs.

—Ah! mère, répliqua-t-elle, ce n'est pas moi alors qui leur aurai fait du bien. J'ai vu ce matin, au dépôt, une pauvre femme du Palais ; elle se disait chargée de famille, elle était malade et manquait de tout ; faites-lui, s'il vous plaît, parvenir cet argent ; sans cela, je ne pourrai dormir cette nuit."

"Au printemps, par les premiers bateaux, arriva de Montréal, la toilette de première communion, la pieuse mère avait tout disposé avec un goût parfait, et une élégance aussi simple qu'exquise.

—"Cette robe est trop belle pour moi, dit Charlotte, en déployant le contenu du paquet, mais elle n'est pas trop belle pour Celui que je vais recevoir. Je voudrais bien que toutes les petites filles qui vont faire leur première communion en eussent de semblables!

"—Voici un beau Paroissien, dit la maîtresse, découvrant un superbe livre de prières..., et voici de plus de l'argent pour Charlotte.

"—Chers bons parents! s'écria l'enfant attendrie et joyeuse, que je vais prier Dieu pour vous, en cet heureux jour! La robe me dira, de la part de maman, combien je dois être pure et blanche pour m'approcher de la table des anges ; ce beau manuel de papa me rappellera qu'il faut prier sans cesse ; puis, avec cet argent j'achèterai des robes blanches pour les pauvres petites filles qui n'en ont pas."

On ne saurait dire avec quelle ferveur, Charlotte fit la retraite préparatoire ; avec quelle joie, quel amour elle reçut Notre-Seigneur. Le souvenir de cette heure divine lui resta présent: "Dieu saint, Dieu bon, répétait-elle, sans cesse, que je vous aime toujours, que je sois à vous seul!"

Cette flamme céleste ne s'affaiblit jamais. Comme les autres enfants, Charlotte avait des défauts, mais elle travaillait courageusement, continuellement à les corriger. "Jamais le feu de la colère ne brilla dans son regard", et quand il lui échappait quelques vivacités, elle se hâtait de les réparer par des paroles, des attentions aimables.

Elles faisait siens tous les intérêts de ses compagnes. Incroyablement attentive à tous ses devoirs, elle apportait à l'étude une grande application, si forte, si soutenue, que ses maîtresses jugeaient nécessaire de l'envoyer souvent se délasser auprès de son oncle, l'abbé de Boucherville, curé de Charlesbourg.

Tout annonçait que Charlotte de Léry serait une femme supérieure, une grande chrétienne. Il n'y avait point de petitesses dans son carac-

PAGE DES ENFANTS

tère. Ses sentiments étaient vraiment nobles.

La mort prématurée de son oncle, l'abbé de De Boucherville, rendit sa piété encore plus profonde, et mûrit singulièrement son esprit.

Chaque après-midi, à l'heure du goûter, Charlotte se dérobait quelques instants pour aller lire une page de "l'Imitation", avec la maîtresse générale. Un jour, ouvrant le livre au hasard, elle tomba sur ces mots : "Et plus un homme veut vivre selon l'esprit, plus la vie présente lui devient amère."

"—Ah! mère, s'écria-t-elle, voilà justement ce que je sens!. Manger, boire, veiller, dormir, se reposer,c'est assurément une grande misère. Parfois, quand je pense à Dieu, j'oublie de manger, et depuis ma première communion, je m'aperçois que je perds le goût des bonnes choses que j'aimais auparavant.

—Eh quoi! chère enfant, dit la religieuse, vous désirez mourir !

—Si Dieu le veut, ne faudra-t-il pas que je meure jeune, poursuivit Charlotte. Souvent, je pense à mon oncle... N'est-il pas heureux d'avoir saintement vécu, et d'avoir fait une si belle mort?...

Quelques jours plus tard, Charlotte partait en vacances avec son père et sa mère, qui avaient, à la Beauce, un magnifique manoir où ils passaient l'été. Mme de Léry trouvait sa fillette bien pâle ; elle prolongea les vacances jusqu'à la fin de septembre. Mais, ni le grand air, ni les tendres soins de la mère ne rendirent à l'enfant sa fraîcheur. Cependant, comme les médecins jugeaient qu'il n'y avait à s'inquiéter, Mme de Léry céda aux désirs de sa fille, et la ramena aux Ursulines. Puis, elle s'en retourna sans craintes à Montréal.

Mais, vers la mi-octobre, Charlotte ressentit un malaise extraordinaire. Les religieuses avertirent l'une de ses tantes qui demeurait à Québec, et Mme de Léry s'empressa d'aller chercher sa nièce.

"—Point d'adieu, dit Charlotte en sortant, je reviendrai lundi.

Mais le soir même, on jugea son état fort grave, et trois jours plus tard, cette âme déjà céleste, brisa joyeusement ses liens.

LAURE CONAN.

Jeux d'Esprit

Vu le manque d'espace, je me vois obligée de remettre au prochain numéro la publication de nouveaux jeux d'esprit, ainsi que les réponses à ceux donnés dans le numéro 24 du "Journal de Françoise".

Concours

Le concours est fini. Je remets au prochain numéro la déclaration du nom des lauréats, le comité de correction n'ayant pas eu le temps d'examiner toutes les compositions.

Prix d'assiduité

Je suis heureuse de dire à Mlle Josephte Dion, de Woonsocket, E. U., qqu'elle a mérité le prix donné à celui ou celle de mes neveux et nièces qui répondrait le plus assidûment aux jeux d'esprit de la Page des Enfants. Je lui enverrai donc sous peu "le Voyage en Terre-Sainte", par Mathilde Sérao, livre aussi instructif qu'intéressant.

Mes félicitations, petite nièce, et souhait de persévérance.

Mme S... a sept filles.

—Comme vous avez dû désirer avoir un fils! lui disait une amie.

—Oui, certes, mais aujourd'hui, quelques gendres me suffiraient.

Variétés

LA REFORME DE L'ORTOGRAPHE

Ce sujet est à l'ordre du jour, à ce propos, il serait peut-être intéressant de citer les phrases suivantes

Les poules "couvent" dans le "couvent". Nous "portions" des "portions". L'odeur du "thym", que je "tins". Quand on mit ma glace au "tain", fit pâlir mon "teint". Tu es misérable, "m'entends-tu"? Ton cousin m'a "tendu" des pièges, m'entends-tu? Cinq cordeliers, à l'œil vif, au corps "sain", "ceints" du cordon d'un "saint" que l'on révère, gaîment marchaient et portaient dans leur "sein", quelques agnus et le "seing" du Saint-Père.

Si l'on simplifie trop l'orthographe, il y a des chances pour que les homonymes deviennent difficiles à reconnaître à la lecture, car ce qui les distingue entre eux, c'est, le plus souvent, une différence dans les lettres, qui composent, en écrivant "comme on prononce", ainsi que le veulent certains réformateurs, nous tomberons dans un chaos épouvantable.

Une dame, dont la géographie n'était pas la principale étude, se faisait lire Bajazet. Dans le moment où le lecteur dit: "La "scène" est à Constantinople". "Ah! ah! fit-elle, je ne croyais pas que la "Seine" allât jusque là..."

Un Anglais prend une leçon de français, il analyse le mot "cage":

"Cage ; substantif féminin.

Puis réfléchissant :

—Comment se fait-il alors qu'on dise: les oiseaux chantent dans les beaux cages."...

FEUILLETON

TETE OU CŒUR ?

Par MATHILDE ALANIC

(Suite)

—Ma foi, moi, je le trouve tout à fait à mon goût, M. de Laneau. Et si Fanny veut me céder sa conquête, je la retiens volontiers pour moi!

Maguitte! s'écria le numéro Trois, bondissant sur sa chaise, et d'une voix si farouche que les rires, soulevés par la boutade de la Benjamine, s'arrêtèrent net. — Je n'aime pas les sottes plaisanteries et je te prie de te taire quand tu n'as à dire que de pareilles stupidités!...

Maguitte resta bouche bée, le souffle coupé. Quelle mouche piquait cette Fanny, de si facile humeur ordinairement? Pourquoi se fâcher si fort pour une innocente facétie?

Les autres, non moins étonnées de cette crise de susceptibilité, s'abstinrent d'aucune réflexion, tandis que Fanny, tête baissée sur sa couture, les lèvres tremblantes, accélérait son aiguille d'une main nerveuse. Gênée par ce silence, Sœur numéro Trois reprit, au bout de quelques secondes, essayant un ton dégagé:

—Au surplus, ma pauvre Maguitte, il est inutile de tenter cette "conquête", comme tu dis. Nous y perdrions notre temps! toi, moi ou d'autres... M. de Laneau a la vocation du célibat, paraît-il.

Clo, toujours sentimentale, insinua que M. Jean avait sans doute éprouvé, étant très jeune, quelque grande désillusion qui l'éloignait du mariage.

—Je n'en sais rien, répliqua Fanny brièvement. Je crois avoir compris qu'il ne voulut pas compromettre la tranquillité de sa mère par un changement d'existence.

—Oh! c'est très beau cela! s'exclama Mme Chesnel, attendrie par cet exemple d'abnégation filiale.

Toutes ces demoiselles se récrièrent d'admiration, Mlle Flo, qui professait un grand mépris pour la gent masculine, à l'exclusion de papa, déclara, avec un rire sarcastique, que bien peu d'hommes se montreraient capables d'un pareil dévouement.

Mlle Laure, bonne âme, essaya de défendre le pauvre sexe fort, peut-être un peu calomnié, puisque, parmi le peu de spécimens connus, on en pouvait citer deux accomplis : Papa et M. de Laneau. Cette controverse renouvela un sujet qui paraissait épuisé, et la conversation revint tourner autour du héros de la semaine... Mais Fanny, qui possédait pourtant plus de lumières sur le sujet, restait taciturne, réservant son opinion malgré les taquineries de ses sœurs.

Dès l'aube du grand jour, Maguitte était debout, et, triomphante, pronostiquait un temps splendide, à souhait pour étrenner les toilettes neuves. On déjeuna en hâte ; tout le monde était effervescent, dans une attente de joie. M. Chesnel escomptait le plaisir de la belle promenade et les jouissances esthétiques que lui ménageait la collection de M. de Laneau. Mme Chesnel, qui avait des goûts pastoraux, se réjouissait de visiter les vergers, la basse-cour, les serres de la Saulaie ; et ces demoiselles, enchantées de leurs robes roses et du ciel bleu, du but et du chemin, de rien et de tout, se promettaient mille agréments de l'excursion.

A la sortie du tramway, Mlle Clo et Mlle Flo regrettèrent bien un peu, dans le fond de leur cœur, le landau refusé par leur père, et qui eût produit un si bel effet sur la foule des promeneurs. Mais, la route sinueuse, bordée de haies fleuries, était si séduisante qu'elles se consolèrent vite.

—Mon Dieu! qu'il fait bon vivre! s'exclama M. Chesnel, enlevant son panama, et regardant avec bonheur l'azur profond où voguaient de jolis nuages qui atténuaient le flamboiement du soleil.

Toute l'allégresse du printemps à son apogée éclatait dans le ciel et sur la terre, et pénétrait les cœurs, vieux ou jeunes. Partout des fleurs, délicates, légères, semées dans les talus, sur les bernes gazonnées, dans les pierrailles des vieux murs, parmi les flots ondulants de la moisson à peine jaunissante, où les coquelicots, les nielles, les bluets étincelaient comme des joyaux épars.

Oui, il faisait bon vivre en un tel jour! comme le répétait l'excellent M. Chesnel, souriant de voir ses filles, si laborieuses et si sages, céder à l'expansion soudaine de leur jeunesse, et, dans la solitude du petit chemin, s'ébattre avec la gaîté de pensionnaires en débandade.

Mais, à un tournant, le faîte d'un toit conique, surmonté de girouettes et de bouquets de plomb, apparut entre les branches.

—De la tenue, mesdemoiselles ordonna Maguitte d'une voix de pédagogue. Et silence dans les rangs, car voici, la Saulaie, si je ne me trompe.

Du salon où il causait avec sa marraine, M. de Laneau vit s'avancer, en bon ordre, par l'avenue de marronniers la petite troupe de ses visiteurs, épanouis, radieux, et sa mauvaise humeur fléchit. N'était-il pas touchant d'observer les efforts du bon M. Chesnel et de sa digne compagne pour essayer un air de majesté, devant le domestique qui leur ouvrait la grille? Et avec quelle coquetterie ingénue frétillaient les cinq petites robes roses, qui se détachaient si joliment sur le fond vert des bosquets ?

Après tout, c'était une œuvre méritoire que de procurer quelque satisfaction à ces braves gens! Et maintenant qu'ils devenaient ses hôtes, il ne lui restait plus qu'à se montrer hospitalier et avenant.

Jean descendit donc les larges degrés des appartements de réception qui occupaient le rez-de-chaussée, et traversa la terrasse pour offrir ses souhaits de bienvenue à la famille. Gravement, il présenta son bras à Mme Chesnel, tandis que Mme Montbard, du haut du perron, appelait du geste et de la voix, ses jeunes voisines, qui s'élancèrent vers elle avec une affectueuse émulation.

—Quelle plaisante résidence que la vôtre, monsieur! disait M. Chesnel,

marchant à petits pas près de sa femme et admirant la blanche maison, encadrée de verdure. Ah! le goût exquis de ces architectures d'autrefois, la simplicité si noble et si calme de cette façade et de ces pavillons, la délicatesse des ornements, l'élégance des toitures et des hautes cheminées!... Je ne m'étonne plus monsieur, que vous ayez été porté plus spécialement vers l'art du XVIIIe siècle. Un tel cadre devait vous influencer... Cet écrin réclamait des bijoux...

—Oui... Et la Saulaie possède de plus pour moi le charme inappréciable des souvenirs, dit Jean. C'est là que je suis né...

—Ah! fit Mme Chesnel avec sympathie. Bien peu de gens à notre époque jouissent du bonheur de vivre où ils sont nés ; c'est, en effet, un avantage incomparable, monsieur.

Mais, craignant de verser dans les sentimentalités, vite, à propos de la rampe de fer forgé, M. de Laneau attaqua une question d'art décoratif, tout en introduisant ses hôtes dans le grand salon où les cinq robes roses semaient déjà une gaîté de printemps.

—On se croirait à Trianon! s'exclama M. Chesnel, rajustant ses lunettes et tombant en extase devant l'ensemble harmonieux de la pièce où Jean avait rassemblé, sans encombrement, les richesses les plus remarquables de sa collection.

Entre ces murs clairs, aux grandes glaces et aux boiseries blanches ciselées de légères guirlandes, les consoles, les chiffonniers, les commodes de marqueterie se logeaient tout naturellement, supportant, ici, des flambeaux de Germain, plus loin, une pendule de Sèvres et des vases de Saxe. Mille brimborions exquis s'épillaient sur les tables incrustées de cuivre.

Les jolies choses anciennes, qui paraissent décolorées et mortes dans un musée, gardaient là une palpitation de vie. Il semblait que, d'un instant à l'autre, une dame à falbalas, à ample chevelure poudrée, allait entrer par cette porte blanche, à filets d'or, pour venir se pelotonner dans cette bergère, effleurer de sa main mignonne la tabatière de vermeil rehaussée de brillants, la bonbonnière à miniature, l'éventail d'ivoire ajouré, au vélin enluminé, par Fragonard.

M. Chesnel ne put s'empêcher de formuler tout haut cette évocation poétique.

—Chut! fit en riant Mme Montbard. Vous me faites peur avec vos incantations! Je crains toujours que mon filleul, dans sa passion exclusive pour le XVIIIe siècle, ne soit tenté de ressusciter, par des procédés magiques renouvelés de Cagliostro, quelque joli fantôme de Trianon ou de Marly, afin de donner à son logis l'âme féminine qui lui manque.

Esquivant le coup d'œil furieux de son filleul, la malicieuse marraine s'en fut rejoindre Mme Chesnel, en admiration devant un écran au petit point. Les yeux vifs des jeunes filles furetaient de tous côtés, captivés par mille détails charmants, bibelots, tapisseries, trumeaux de Boucher ou dessus de portes de Van Loo, portraits d'émules de Coypel ou de Latour. Fanny, pas à pas, suivait son père pour entendre les explications de M. de Laneau qui, flatté dans son amour-propre d'amateur par une admiration intelligente, conduisait ses visiteurs de pièce en pièce, à la recherche des meubles précieux et des tableaux de maîtres, disséminés dans le logis.

Chaque acquisition du collectionneur avait une histoire, souvent curieuse. Mais la jeune fille ne s'intéressait pas moins aux portraits de famille. Quand M. de Laneau désignait quelque cadre où souriait un magistrat au rabat plissé, un pimpant officier ou une belle dame au corsage de brocard voilé de dentelles en disant simplement :

—Mon grand'oncle... Ma bisaïeule...

Alors Fanny s'arrêtait net pour considérer ces effigies avec une attention singulière, concentrée et sérieuse, qui ressemblait à de la mélancolie.

De chambre en chambre, on arrivait aux appartements privés du maître du lieu.

—Mon sanctuaire! annonça M. de qui voilait l'entrée de son cabinet de Laneau, en soulevant la portière travail. C'est là que j'ai fait accrocher le Chardin, comme pendant à une esquisse de **Watteau.**

—Ah! voyons! voyons! fit M. Chesnel, braquant son binocle et empressé de voir sa trouvaille. Mais, c'est délicieux!

—Un bijou! s'exclamèrent les jeunes filles, en cercle devant le médaillon où rayonnait l'image vivante et rieuse d'une fillette aux grands yeux naïfs.

M. de Laneau, dans un réveil de gratitude pour celui qui lui avait procuré l'occasion d'acquérir le petit chef-d'œuvre, saisit cordialement le bras du bibliothécaire :

—C'est pourtant à vous que je sois...

—Pur hasard, cher monsieur... Il faut bien qu'il y ait quelquefois des hasards propices ; il en est tant de fâcheux!... Mais je vous vois là de bien jolies reliures! ajouta l'érudit, repris par sa passion favorite, et s'approchant des rayons qui garnissaient tout un côté de la muraille...

—Oui, j'ai là quelques bonnes éditions! fit Jean, heureux de satisfai-

re, à son tour, les penchants de son visiteur.

Attirées par la gaie perspective fleurie, les jeunes filles s'étaient groupées près de la fenêtre. Fanny restait à l'écart, les bras tombants, les lèvres entr'ouvertes, examinant d'un air songeur la vaste pièce, aménagée à souhait pour bercer des rêves élégants ou favoriser des loisirs intellectuels. Jean, sans se soucier de garder à ce refuge l'unité de style respectée jalousement dans le reste de la maison, y avait entassé les souvenirs de ses voyages, et, côtoyant de précieux objets artistiques, une foule de choses hétéroclites, sans valeur intrinsèque, mais qui lui représentaient des épaves de son passé. Des oiseaux empaillés, des trophées d'armes exotiques y alternaient avec des verreries de Venise, des ivoires japonais et des dinanderies arabes. Nul endroit de son logis ne reflétait mieux sa personnalité complexe d'homme d'étude et d'action.

Un très beau portrait de Mme de Laneau faisait face à la table à écrire. Mlle Chesnel étudia, avec une sorte de timidité, ce visage ascétique et ardent, aux yeux dominateurs. Elle tressaillit au contact d'un bras qui se glissait sous le sien.

—Eh bien! mignonne, nous voilà bien rêveuse, dit Mme Montbard. Fatiguée, peut-être?...

—Vraiment, je suis confus... J'ai abusé! intervint M. de Laneau, se retournant vivement, Je dois vous avoir tellement accablées d'ennui, avec ces vieilleries!

—Oh! comment, au contraire! protesta M. Chesnel. Tout cela est tellement curieux!

—Et le jardin, Fanny! vois donc le jardin! s'écria Maguitte, montrant d'un geste enthousiaste les larges allées, moirées d'ombres violettes, qui contournaient les massifs et s'enfonçaient sous le couvert des arbres, le parterre à la française où les fleurs brillaient au soleil, et le bassin au milieu duquel un petit génie renversait une urne ; — quel joli tableau, hein!... Et le paon! regarde le paon qui étale sa queue sur les balustrades de la terrasse!

—Voulez-vous l'admirer de plus près? demanda Jean, se souvenant à point qu'il lui incombait, ce jour-là, la tâche de divertir sept femmes. Nous pourrions continuer, s'il vous plaît, le tour du propriétaire par une promenade sous la futaie et par la visite de ma ménagerie ?

La proposition fut accueillie avec transport et bientôt les cinq robes roses voltigèrent dans les allées. L'heure était exquise de félicité sereine. De toutes les branches feuillues sortaient des tirelis d'oiseaux, des ramages frêles, dominés tout à coup par les vocalises stridentes des pinsons et les fanfares sonores des merles. Les frais éclats de rire des jeunes filles complétaient la symphonie. Elles retrouvaient la gaîté du chemin, sous l'ombre verte des charmilles où leurs toilettes claires mettaient des lueurs d'aurore. Et M. de Laneau, distrait par le gazouillis des jeunes voix, par le délicieux spectacle de ces visages en fleur et de ces formes légères, passant et repassant à travers les ramures, avait toutes les peines du monde à suivre les explications du bon M. Chesnel concernant quelques raretés bibliographiques.

Trop de soleil lui papillottait dans les yeux, dans la tête et dans le cœur pour penser, à cet instant, palimpsestes et incunables. Les jeunes créatures, franches et simples, qui le précédaient, semblaient laisser derrière elle un sillage de joie irrésistible. Quand il eut rejoint le groupe rieur et jasant, au milieu duquel l'exubérante Maguitte bondissait comme une petite biche, Jean s'étonna de s'entendre rire lui-même, de ce rire bienfaisant qui décharge l'âme et qui éclate pour rien et à propos de tout.

Les admirations de ses compagnes lui faisaient découvrir des agréments nouveaux au jardin et aux bosquets, dont tous les coins lui étaient si bien connus pourtant! Oh! leur émerveillement devant le verger, au sol herbeux piqué de marguerites et de boutons d'or! Et quelle explosion de bonheur enfantin, lorsque M. de Laneau leur proposa le plaisir, inédit pour elles, de croquer les cerises dans le cerisier! Dès qu'il eût dressé l'échelle double, les cinq robes roses montèrent à l'assaut des fruits rouges, si tentants parmi les feuilles vertes! Et Jean, charmé par la grâce juvénile des attitudes et le frais coloris de la scène, crut voir s'animer un tableau champêtre de Watteau ou de Lancret.

On remonta vers la maison par les communs et, pour complaire à Mme Chesnel, on visita minutieusement les étables, les clapiers, le poulailler et la laiterie. Sur des dalles de la cour se prélassaient, au soleil, de vieux chats et des chiens poussifs ou aveugles, qui se traînaient vers M. de Laneau afin d'obtenir une caresse au passage.

—Mes invalides! disait-il en riant, aux jeunes filles, touchées de cette bonté sans pose.

(à continuer)

L'Assurance de la Femme

Je vous disais donc, mesdames, que nous devions songer à l'assurance de nos vies.

Ne sont-elles pas aussi précieuses que celles de l'homme, et la mort des veuves, des mères, des femmes soutiens de famille est une perte aussi grande que celle des époux, des pères ou des frères soutiens naturels des femmes et des enfants.

Voyez, de nos jours, quelle part active prennent les femmes aux luttes de la vie, les incertitudes, les risques, les périls qu'elles partagent avec le sexe fort, seul auparavant à combattre les grands combats. Eh bien, puisqu'elles ont toutes les viscissitudes, ne doivent-elles pas avoir encore un partage dans tous les profits et dans tous les avantages?

Quand une femme aura assuré sa vie, elle aura la sensation d'avoir accompli un devoir envers elle-même et envers ceux à qui elle doit quelque chose. Rien ne donne une considération de soi-même, un orgueil de ses devoirs, comme la responsabilité assumée de ses actions. Quand vous saurez que pour de minces sommes déboursées annuellement ou trimestriellement vous aurez garanti vos enfants ou vos proches de la misère ou des incertitudes de la fortune, vous vous sentirez dans le cœur et dans l'âme une paix, un repos que vous ne connaissiez pas auparavant.

Celle qui vous dit cela, chères amies, parle en connaissance de cause.

LADY BUSINESS.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située, ou, si le homesteader le désire, il peut, sur demande au ministre de l'Intérieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou à l'agent local être autorisé à faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.